

Critique de la rémanence du discours stratégique

The Criticism of the Remanence in the strategical Discourse

Allaoua Ouichène

Université 3 – Dély Brahim – Algérie

Maître de conférences A – Faculté des sciences politiques et des relations
internationales – Ben Aknoun

Allaouaouichene@gmail.com

Date de soumission : 03/03/2020

Date d'acceptation : 30/05/2020

Résumé :

Dans le brouillard de la guerre, la stratégie est une longue compilation des réminiscences d'un passé lointain aussi sanglant que tragique. Loin d'être un prêt-à-penser empruntant au lexique du politiquement correct, toute critique de la rémanence du discours stratégique doit en révéler les multiples facettes et les enjeux politico-militaires et civils qui la sous-entendent, et a fortiori la sous-tendent.

Mots clés : Stratège ; stratéliste ; discours ; rémanence ; pouvoirs (s) ; dialectique des volontés ; élites ; savoir (s).

Abstract:

In the fog of War, the Strategy is a long compilation of Reminiscences of a distant past as bloody as it is tragic. Far from being a ready to think borrowing from the lexicon of politically correct, any Criticism of the Remanence of strategic Discourse must reveal its multiple facets and the politico-military and civilian issues that underlie it.

Keywords : Strategy ; strategist ; discourse ; remanence ; power (s) ; dialectical of the wills ; elites ; knowledge.

Introduction

Le problème de la guerre comme clé de lecture des belligérances dans le monde laisse entendre à raison que la rémanence du discours stratégique est bien plus prégnante dans la sphère politique que dans les autres domaines d'activité humaine (économique, commerciale, culturelle...).

Pour Pierre Hasner : « *Dans la partie du monde développé du monde, on avait abandonné l'idée clausewitzienne de la guerre comme instrument du politique. Il y avait le niveau supérieur, tout à fait abstrait, de l'équilibre de la dissuasion ou de la non-guerre, et puis, l'autre bout, le niveau inférieur, diffus, du terrorisme, de la manipulation, de la guerre indirecte. Le niveau, classique de la diplomatie et des grandes guerres, propre à l'histoire européennes, que ce soient des guerres limitées, des guerres nationales ou des guerres limitées, était vraiment mis entre parenthèses* ». (Hasner, 2000, p.331).

Toutefois, les réminiscences du discours stratégique sont bel et bien présentes, au point de tordre le coup aux certitudes des codes de la sémantique inhérente au vocable de stratégie. Que s'est-il donc passé pour que les causes réelles du phénomène-guerre et propres à toute stratégie militaire, aient été délibérément laissées, de côté, permettant ainsi au vocable de stratégie de s'évader de sa matrice initiale, et de vaquer, bon an, mal an, à d'autres préoccupations plus anodines celles-ci, civiles mais solidement ancrées, et combien importantes dans la vie quotidienne de tous les jours.

Est-ce la recherche de l'efficacité planifiée que l'on retrouve dans les choix tactiques des stratèges militaires, même si les historiens militaires relèvent que l'histoire du fait belligène indique qu'il existe autant de bons et mauvais stratèges comme d'excellents et pitoyables tacticiens, et l'inverse est vrai ! (Grapin – Pinatel, 1976, p.153).

La conquête de marchés et la quête hégémonique de rentes de situation n'expliquent pas ce besoin de calquer, à l'aveugle, des schémas tactiques hors des cadres objectifs et théoriques qui les ont vus naître (Fievet, 1992, p.109).

Les lois de l'économie et du commerce n'obéissent pas aux injonctions du moment. Et un militaire ne saurait être un manager, l'un et l'autre se soumettant à des schèmes de pensée hétérogènes liés au milieu sociopolitique où ils évoluent quotidiennement. Faut-il alors parler, à l'instar de Michel Zarka et de Bruno Jarroson de « 'terrorisme stratégique' » (Zarka – Jarroson, 1995, p.2) et de la nécessité d'en finir une fois pour toutes avec lui.

Pour ces deux auteurs, « *La stratégie est relative à un contexte. Il convient d'analyser le contexte dans lequel elle s'élabore. La méthode stratégique varie d'un contexte à un autre. Affirmer la variabilité de la méthode revient finalement à poser que la microéconomie ne se construit plus sur les tendances lourdes de la macroéconomie. On observe que les résultats d'une entreprise sont de moins en moins déterminés par la*

conjoncture et de plus en plus par la qualité de sa stratégie. Nous constatons que chaque entreprise est responsable de son avenir et que la conjoncture fait moins le résultat que la qualité de la stratégie. Principe de responsabilité du chef d'entreprise. » (Zarka – Jarrosson, 1995, *op.cit.*).

Un discours stratégiquement appréhendé, comme simple processus intellectuel, ne peut perdurer dans la réalité des faits têtus qui agrémentent, bon an mal an, le quotidien dramatique de peuples bousculés par des décideurs inconsistants.

Comment alors expliquer cette migration du discours stratégique de la sphère militaire, zone de dangers par définition, où verser le sang est le tribut à payer, vers d'autres sphères à finalité non belligène, essentiellement économiques et commerciales ? Comment rendre compte de cette rémanence du discours stratégique alors que les causes initiales qui l'ont vu naître ont disparu ? Pourquoi cette persistance d'un discours stratégique qui n'est pas porté par le phénomène-guerre ?

Dérouler le plaidoyer critique de la rémanence du discours stratégique suppose la mise en exergue de deux axes d'étude à même de saisir, à travers le jeu ambivalent des élites et acteurs, le pourquoi du discours stratégique rémanent et les enjeux idéologiques, économiques et militaires qui le sous-tendent.

En première partie, pour répondre à ces questions importantes qui interpellent le bien-fondé de postures stratégiques finalisées en milieu collectif, nous étudierons l'hétérogénéité du discours stratégique couplé au phénomène-guerre. Et, dans une deuxième partie, nous nous attellerons aux réminiscences du discours stratégique à finalité non belligène, (planification, visions d'avenir, prospectives, études et conquête de parts de marché, management, concurrence, profits et surprofits, injustices de classe et inégalités sociales guerres commerciales, logistique et intelligence économique).

1. L'hétérogénéité du discours stratégique couplé au phénomène-guerre

1.1 La dialectique des volontés à l'œuvre dans le chantier stratégique

Bien plus que ne le sont les richesses minières, les hydrocarbures et la force musculaire, les stratégies du savoir, aussi diverses que multiples, jouent un rôle décisif dans l'élaboration conceptuelle des grilles de lecture de tout discours stratégique.

Elles tiennent pour une large part à des approches différenciées en termes de conceptions philosophiques, conceptuelles et méthodologiques ainsi qu'aux moyens dévolus à la recherche scientifique et technologique.

Mais pourquoi cette rémanence du discours stratégique qui fait le lit sanglant de la tragédie humaine ? C'est dans la dialectique des volontés concurrentielles qu'il faut

chercher les tenants et les aboutissants d'une praxis adaptée et menée en milieu collectif hostile, ou *a posteriori*, dans un environnement à finalité non belligène.

Intervient alors la question tout aussi stratégique des possibles multiples dont l'hétérogénéité tient à la dialectique du Même à l'Autre et du Même face à l'Autre. Tant sont prégnantes les lignes de force, de partage voire de discrimination qui fondent les contours des ruptures à l'œuvre et à venir dans le chantier stratégique où pullulent clivages d'intérêts contradictoires et rapports de force en évolution permanente et progressive entre adversaires, protagonistes et concurrents en quête de positions hégémoniques.

Cette altérité, à défaut d'être conflictuelle, ne peut s'inscrire à terme que dans un champ de belligérance tantôt larvée, tantôt ouverte dont les aspérités spécifiques sont fonction des acteurs en présence tentés par l'échange violent. Se pose alors la question essentielle pour l'instance politique, et pour ceux qui se sont penchés sur la violence comme objet d'étude de l'articulation dialectique des fins et des moyens commandés par le stratège.

En effet, depuis l'Antiquité, l'agir stratégique, que l'on peut appréhender comme « L'Etre-en-action », ne cesse d'intriguer les anthropologues, les historiens comme les polémologues, les politiques comme les philosophes.

La stratégie, cette pensée en actes, cette science du mouvement, des hommes d'action la revendiquent, militaires et civils du monde antique tels Hérodote, Thucydide, Xenophon, Frontin et ses Stratagèmes, Alexandre le Grand, Sun Tzu et son Art de la guerre durant l'époque des Royaumes combattants de la Chine des temps antiques, ou ce Machiavel des Indes que fut Kautiliya (IV^e siècle avant l'ère commune).

Que ce soit au niveau sémantique, praxéologique et/ou méthodologique, les stratégestes de l'époque classique ont des notions valables aujourd'hui dans le discours stratégique et que l'on retrouve largement exposées dans maints ouvrages destinés soit à des lectorats militaires plus réduits par définition, parce que spécialisés par essence ou à des lectorats civils, moins restreints, en charge de responsabilités dans le secteur économique ou dans le management stratégique des entreprises commerciales.

A titre d'exemple, le vocable de « ligne de front », importé du lexique militaire, tend selon toute apparence, à se reproduire et à « *stratégiser* » les fractures de type socio-économique entre acteurs concurrents en anticipant la collecte des résultats financiers et la conquête de parts de marché *en externe* par la combinaison (vocable militaire issu de l'Art combinatoire cher à Jomini, maréchal de l'armée de Napoléon Bonaparte et grand maître de la tactique des opérations) par la mise en œuvre d'alternatives stratégiques, fondement même de la guerre économique. Parce que la stratégie relève de problématiques de croissance.

*« Une civilisation, c'est, du point de vue qui nous occupe, l'utilisation d'une énergie.
Ce fut d'abord la force musculaire humaine dans les sociétés primitives (et*

l'esclavage dans l'antiquité) ; puis celle des animaux, la force du vent et de l'eau comme au Moyen-Âge, celle du charbon et de la vapeur au XIX^e siècle, celle du pétrole et du moteur à explosion au XX^e siècle, l'énergie nucléaire aujourd'hui. L'énergie est l'oxygène de notre économie. Les facteurs à étudier pour chaque type d'énergie sont le prix, le besoin en investissements, le contenu en devises, la sécurité des approvisionnements, sa souplesse d'utilisation, d'extraction. Plus que d'autres, l'arme énergétique se prête au chantage et à embargo, aux risques politiques (dépendances).» (Salvan, 1992, p.212).

D'où les lignes de front d'aujourd'hui et de demain. Les plus anciennes des lignes de front étaient, ou tout du moins celles recensées comme telles, qui dessinaient les accès aux territoires protégés de Mésopotamie, trois mille années avant notre ère commune. Les entités politiques de l'époque étaient celles des Cités-Etats de Kish et de Lagash en conflit quasi permanent.

Au demeurant, des zones d'influence, hittites en Syrie et au Nord-Liban et égyptienne au sud du Croissant fertile avaient été codifiées dans deux traités entre le Pharaon Ramsès II et le prince d'Hatti, entre 1473 et 1289 avant notre ère commune.

Sur un autre registre du panel stratégique, les notions d'attaque et de défensive avaient été développées par de grands classiques de la littérature stratégique de l'Antiquité, notamment Sun Tzu, « *l'invincibilité réside dans la défense, les chances de la victoire dans l'attaque.* » (SunTzu, 1972, p.122) et Kautiliya, (in Chaliand, 1990, p.407-408).

Dès lors, en reprenant **Les six procédés de la politique** de Kautiliya (in Chaliand, op.cit.) (*Si l'on est inférieur à l'adversaire, qu'on fasse la paix – Si l'on a des forces accumulées contre lui, qu'on fasse la guerre – Si l'on constate : « ni l'adversaire ne peut me détruire, ni moi (ne puis) le (détruire) », qu'on attende. Si l'on a une supériorité en éléments, qu'on marche. Si l'on manque de pouvoir, qu'on recoure à autrui. Si ce qu'on veut faire n'est réalisable qu'avec un allié, qu'on fasse le double jeu. Voilà ce qui détermine l'emploi des procédés... »*

La violence s'appréhende alors comme une ressource politico-militaire de nature physique et/ou psychique en mesure de générer la terreur dans le camp adverse, le déplacement de populations entières, le déracinement intérieur, le malheur, la souffrance, la douleur et la mort de familles par milliers, autant d'êtres chers arrachés à tout jamais à l'affection des leurs.

Stratèges et stratégestes sont, à bien des égards, les piliers de la sociologie de la pensée militaire étroitement imbriqués dans une dissection analytique à la base même de processus mentaux à l'origine de l'élaboration de discours stratégiques contradictoires.

Le général Lucien Poirier (Poirier, 1991, p.13-45) considère que la pensée stratégique nous installe dans l'ambiguïté. Il poursuit en indiquant « *que cette confusion*

est aussi usuelle que le fut pendant longtemps la pensée militaire couvrant deux modes de l'activité intellectuelle que se partagent les stratèges (ou le stratège stricto sensu ou praticien et actif dans l'appareil étatico-militaire) et les stratégestes ou personnel non agissant dégagé de toute responsabilité immédiate dans toute action collective finalisée et conduite en milieu de conflit appréhendée uniquement comme objet de connaissance. »

Savoir pour pouvoir (Harari, 2015, p.305) :

« En 1620, Francis Bacon publia un manifeste scientifique intitulé ‘Novum Organum (Nouvel outil), où il soutenait que « savoir, c'est pouvoir. Le véritable test de la ‘connaissance’ n'est pas de savoir si elle est vraie, mais quel pouvoir elle nous donne). »

Agir ainsi sur le réel (une des modalités paradigmatiques de la stratégie) est constitutif du soubassement même de la force cérébrale, à la base même des victoires militaires et de l'indispensable vecteur de toute puissance industrielle, voire de toute croissance économique soutenue dans le temps et la durée. Le maréchal français Foch disait qu'il faut savoir beaucoup pour pouvoir un peu (Lasary, 2006, p.15 et suiv.). ?

Et dans la foulée, Lasary rapporte dans sa contribution à la compréhension des stratégies d'entreprises *« que la stratégie n'est pas de la prévision, qu'elle est une démarche créatrice de devenir qui n'exclut pas le risque... De nombreux facteurs peuvent déclencher un flux d'idées. Les changements et les problèmes sont la meilleure source d'idées nouvelles. L'information et la connaissance des évolutions au sein d'une entreprise, d'un secteur d'activité ou dans le monde sont des facteurs cruciaux pour ce processus.... La formation, l'éducation, les expositions et les salons professionnels, les publications telles que la presse professionnelle et les revues spécialisées ainsi que le partage des informations spécialisées sont autant de stimulants puissants. »*

Le savoir, donc, comme concept et représentation du réel, participe de l'intellection de l'être des choses et des phénomènes tels qu'ils se donnent à la perception (Dourari, 1996, p.6), un effort perceptif réglé et ordonné usant de moyens cognitifs particuliers et sophistiqués visant la vérité scientifique adossée à la raison comme vérité empiriquement établie, et non comme vérité absolue ?

Le concept de savoir requiert un entraînement complexe, une formation spéciale dont la finalité est la production de pensée, d'idées, déterminée par un espace, un temps et un objet donnés : ce que Michel Foucault nomme une *épistémie*.

Le savoir ne peut se mouvoir dans le carcan étreint de politiques opportunistes et éclectiques. Il exige pour être à la hauteur du message qu'il veut délivrer à la société, et par extension au politique, d'intégrer les stratégies du "faire-vouloir" à l'effet de prétendre à l'universalité, seul gage de crédit scientifique.

Dans son essai de sémiotique sociale, Dourari (1996, *op.cit.*, p.6) explique bien que c'est « *d'une stratégie de faire-vouloir qu'il s'agit et qu'on atteint d'autant mieux en tenant compte d'une certaine dialectique entre le pouvoir, le savoir et enfin le vouloir de la société. Nous pensons bien que cette opposition entre Savoir et Vouloir exigera des stratégies de communication très particulières qui rendent la décision acceptable, car la société, surtout la nôtre se caractérise par une espèce de misonéisme ou d'une certaine inertie à tout le moins. Aux USA, par conséquent, et tel qu'il ressort de l'étude de J. Habermas, l'ordre des modalités est S/P. Cette position supérieure du savoir l'est, à l'échelle globale de la société quelle que soit l'institution concernée.* »

Les pays sous-développés sont astreints, de nos jours, à s'attacher à l'attelage scientifique des pays les plus avancés scientifiquement en procédant à l'importation de 90% des savoirs constitués et produits par les USA – l'Europe occidentale – la Chine – L'Inde - le Japon – les Etats du Commonwealth et ceux du Sud-Est asiatique ; 6% représentent la production scientifique des pays issus de l'ancien bloc communiste de l'Est - Israël.

De prime abord, il y a lieu de relever que la science en tant que processus d'objectivation indispensable à son existence butte sur des problèmes tant dans les pays occidentaux, qui en ont tissé la maille épistémologique que dans les Etats attardés scientifiquement dans la mesure où toute science est inséparable de sa quête interrogative et des questionnements participant de la ligne de crête séparant l'état des techniques de celui de l'évolution scientifique.

Abdelhafid Hamdi-Cherif (2001, p.12) note dans la revue algérienne NAQD du 10 janvier 2001 « *...Tout se passe comme si, alors que la recherche dans les pays développés interpelle la science sur son déficit philosophique et de pensée, nos sociétés sont encore en prise avec un surplus métaphysique ou religieux. Le problème n'est pas alors, comme ailleurs, de réapprendre à penser la science, mais bien plutôt d'apprendre à raisonner scientifiquement. De plus en plus interrogée sur son statut de "référence ultime" et de légitimité dernière, la science doit-elle cependant demeurer chez nous à l'abri de toute mise en question pour la simple raison que nous devons d'abord accéder au stade positif, rationnel, scientifique ?* »

2. La rémanence des stratégies du savoir ou les réminiscences de démarches stratégiques à finalité non belligène

2. 1 Un agir stratégique puissamment structuré en milieu concurrentiel

Le combat pour la survie tout comme la saine compétition économique en vue de réussir, l'émulation stratégique en étant l'aiguillon essentiel, sont intrinsèquement liés à la vie et à la coopération entre groupes sociaux. L'empreinte stratégique, participe, alors, d'une détermination qui porte, en elle-même, en germe, les éléments de sa propre négation.

C'est tout dire de la spécificité d'un concept à cheval entre la connaissance et l'art qui tient ses repères à mi-distance du questionnement scientifique et du savoir-faire expérimental. Ainsi, en stratégie, toute approche praxéologique reste et demeure fondée sur la juxtaposition dialectisée de deux éléments pris comme vecteurs fondamentaux de la dialectique des volontés.

Il s'agit, en l'occurrence, d'adapter les représentations aux faits, *les mots aux choses*, en les validant du point des vues des sciences humaines parce qu'elles, « *sont plus que du domaine du savoir : déjà des pratiques, déjà des institutions... Les choses y obéissent aux lois de leur propre devenir et non plus de celles de la représentation. Le règne du discours s'achève et, à la place qu'il laisse vide – un homme qui parle, vit, travaille, et devient ainsi objet d'un travail possible. Le jour, prochain peut-être, où ces conditions changeront derechef, 'l'homme' disparaîtra, libérant la possibilité d'une pensée nouvelle. C'est tout récemment que « l'homme » a fait son apparition dans notre savoir : il est né d'une mutation intérieure à notre culture, à partir du XII^e siècle, dans les trois domaines où le langage classique avait le privilège de représenter l'ordre des choses – grammaire générale – analyse des richesses, histoire naturelle... Au début du XIX^e siècle une philosophie se constitue, une biologie également, une économie politique... Le jour, prochain peut-être, où ces conditions changeront derechef, « l'homme » disparaîtra, libérant la possibilité d'une pensée nouvelle.* (Foucault, 1966, page de garde verso. »

C'est dans les laboratoires de recherche-développement (R&D) qu'il y a lieu de mesurer l'ampleur de l'écart séparant les pays avancés des pays non avancés, notamment sur les plans intellectuel, scientifique et technologique. Or, la question du savoir se pose en termes de pouvoir, c'est-à-dire, en termes de vision stratégique d'où cette rémanence du discours stratégique à l'égard du savoir.

Dourari Abderrezak (*op.cit.*) estime qu'aucun pays arabe n'est en mesure de produire son savoir à lui tout seul, y compris concernant la langue et la culture arabe ou même la religion musulmane. Aussi, pour autant, ne faudrait-il pas s'interroger sur les raisons sous-jacentes de ne pas publier les résultats scientifiques arrivés à maturation dans les colloques où sont conviés des sommités mondiales et des compétences nationales dans les domaines scientifique et technologique.

Des pays insulaires comme le Japon et l'archipel coréen, démunis de ressources naturelles, ont développé des stratégies du savoir si performantes qu'elles ont pu surclasser des pays richement nantis en matières premières.

L'essentiel réside, en réalité, dans la conception et la concrétisation d'une stratégie du savoir, un projet d'avenir à même de dépassionner en les démythifiant les approches de type traditionaliste, psychosociologique et/ou culturaliste.

A cela, une condition nécessaire mais non suffisante, c'est de considérer que l'une des principales conditions de possibilité de la modernité, d'une manière générale, est la rationalisation de l'action. Car, à l'opposé, c'est la prédominance du passionnel et de l'affectif propres aux sociétés archaïques et qui reste d'une forte prégnance nuisible dans les sociétés périphériques.

Alors même que dans les pays avancés, ceux du Centre par opposition aux pays de la périphérie, tels que préconisés par Samir Amin, (Amin, 2003, p.134) les rapports de subordination entre savoir et pouvoir sont inversés au profit du premier.

Ainsi, pour L. Benhizia, (2000, p.11), « *La fonction sociale entretient le dialogue avec les partenaires sociaux, rétablit et entretient la communication entre les différents acteurs. Pour ce faire, les nouvelles missions de directeur des ressources humaines dans nos entreprises pourrait se résumer comme suit : être attentif à la cohésion et à la cohérence sociale partout dans l'entreprise – être une force de proposition : élaborer des solutions, les expérimenter – concevoir, mettre en place et animer un système de gestion des ressources humaines qui développent les compétences, facilite les évolutions de carrière et rémunère de façon équitable les performances individuelles et collectives – tenir compte de la configuration spécifique de l'entreprise : son métier, son personnel, son savoir-faire, ses clients, son environnement – encourager l'action des partenaires sociaux pour qu'ils apportent une contribution forte et crédible.* »

La démocratisation de l'entreprise sera, donc, bel et bien un enjeu de pouvoir dans les prochaines décennies à venir dans les pays du Nord comme dans ceux du Sud. Et la rémanence du discours stratégique persistera à en dessiner les contours.

Conclusion

Discourir stratégiquement traduit une implémentation des activités à caractère belligène et non belligène sur le terrain de l'adversité militaire et de la compétition économique.

Originellement, l'étymologie du mot "discours" au-delà de son développement oral tient à l'action de courir à différents endroits. Ce mot est apparu en français en 1503. Pour Barbara Cassin, (Chargée de recherches au CNRS, 2020) « *...Plus généralement, avec la prééminence du modèle linguistique, le discours est, par opposition, une parole commentée ou sacralisée, un objet de science et de critique et le "champ du discours" devient le thème de nombreuses recherches actuelles.* »

Qui dessine donc les contours d'un « Etre-en-action » en milieu collectif à finalité belligène ? Il semble que la démarche stratégique – et c'est tout le paradoxe de la stratégie militaire qui s'adapte aisément au "brouillard de la guerre" – et non celles inhérentes au civil, qui méritent que l'on s'attarde sur l'essaimage difficilement

compréhensible à l'effet de conquête de situations de rente, au détriment des plus démunis sur l'arrière-plan de luttes de classes jamais dévoilées, dissimulées mais réelles.

D'où toute la pertinence d'un regard critique porté négativement sur la rémanence du discours stratégique et de ses réminiscences négatives quant à la cohérence de tout projet de société, jamais élaboré par les stratèges et les stratégestes, gardiens de l'ordre établi.

En réalité, la rémanence du discours stratégique, en tant que vision sociale partagée par les acteurs en puissance pourrait s'expliquer par la volonté d'entretenir un dialogue politique à même de raffermir le front interne de sociétés déstabilisées par l'absence d'un projet de société, toute rupture de dialogue étant vécue comme un échec préjudiciable à l'activité économique et à la cohésion de nos sociétés.

Sont recherchées, en fin de compte, dans la rémanence du discours stratégique, ce qui représente la quintessence même de ce mot : à savoir, l'efficacité stratégique, la compétence des élites, la victoire sur le champ de bataille et la quête exponentielle de profits à l'aune d'un management tactique de l'allocation des ressources traduisant la réalité de « l'Être-en-action », notion chère au général Lucien Poirier (*op.cit.*).

Or, selon Jean-Paul Charnay, (1973, p.219) dans son Essai général de stratégie, et c'est le mot de conclusion «... Ces domaines eux-mêmes sont en perpétuel rééquilibrage... ». Non sans oublier au passage J.F. Phélizon, citant le Roi Henry IX (20 décembre 1585 in G. Boissy, *Pensées des Rois de France*, 1920, p.93, « Qui a la maîtrise du temps a celle des évènements. »

• Bibliographie

• Livres

- 1) HASNER , P. (2000). *La violence et la paix, de la bombe atomique au nettoyage ethnique* (2ème édition). Paris: Les éditions Esprit/ Editions du Seuil.
- 2) GRAPIN , J., & PINATEL , J.-B. (1976). *La guerre civile mondiale* (1ère édition). Paris: Calmann-Lévy.
- 3) FIEVET (Gil, Général CR), *De la stratégie militaire à la stratégie d'entreprise*, InterEditions, Paris, 1992.
- 4) ZARKA, M., & JARROSSON, B. (1995). *La stratégie réinventée, pour en finir avec le terrorisme stratégique*. Paris: Dunod.
- 5) SUN TZU, S. (1972). *L'Art de la guerre*. Paris: Flammarion.
- 6) CHALIAND, (. (1990). *Anthologie mondiale de la stratégie, Des origines au nucléaire*. Paris: Robert Laffont.

- 7) Général POIRIER , L. (1997). Penser stratégiquement . *Revue Stratégique*, 1(47), 13-45.
- 8) Général CR FIEVET, G. (1992). *De la stratégie militaire à la stratégie d'entreprise*. Paris : Inter Editions.
- 9) LASARY, L. (2006). *Tout sur la stratégie d'entreprise*. Paris: imprimé à compte d'auteur.
- 10) FOUCAULT , M. (1966). *Les mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines*. Paris: éditions Gallimard.
- 11) CHARNAY, J.-P. (1973). *Essai général de stratégie*. Paris: Editions Champ libre.
- 12) PHELIZON (Jean- François), *L'action stratégique*, Economica, Paris, 1998

(13) . أمين, س. (2003). *امبراطورية الفوضى (ثانية)*. بيروت، لبنان: دار النشر الفارابي

• Articles du journal

- DOURARI, A. (1996). Savoir et pouvoir en Algérie . *Le MATIN*, (1498), 06-06.
- HAMDI-CHERIF , A. (2001). Sciences, savoirs et société . *Revue NAQD in El Watan*, (13), 12-12.
- BENHIZIA , L. (2000). « La dialectique de l'économie et du social . *EL WATAN*, (2778), 11-11.

• Sites web

- CASSIN (Barbara), 2020, Chargée de recherches au CNRS, URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/barbara-cassin/>